

Lecture biblique : Marc 5, 21-43

« Jésus traverse de nouveau en barque vers l'autre côté.

Une foule nombreuse se rassemble auprès de lui.

Il se tient là au bord de la mer.

Un des chefs de la synagogue vient vers lui. Son nom est Jaïre.

Le voyant, il tombe à ses pieds, l'implore beaucoup et dit « Ma petite fille est à la dernière extrémité, viens lui imposer les mains, elle sera sauvée, elle vivra ».

Il part avec lui et une foule nombreuse le suit et se presse contre lui.

Une femme avait une perte de sang depuis douze ans. Elle avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecins et dépensé tout ce qu'elle possédait, cela ne lui avait profité en rien, son état allait plutôt en empirant.

Elle avait entendu parler de Jésus.

Elle s'approche dans la foule, par derrière, et touche son vêtement.

Elle se disait « Si je touche au moins ses vêtements, je serai sauvée ».

Aussitôt, la source de son sang sèche, et elle sait dans son corps qu'elle est guérie de son mal.

Aussitôt, sachant en lui-même qu'une force était sortie de lui, Jésus se retourne dans la foule et dit : « Qui a touché mes vêtements ? ».

Ses disciples lui disent : « Tu vois la foule qui te presse et tu dis : qui m'a touché ? ».

Il regarde autour de lui pour voir celle qui avait fait cela.

La femme frémit, tremble, sachant ce qui lui est arrivé.

Elle vient, tombe devant lui, et lui dit toute la vérité.

Il lui dit : « Fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal ».

Alors qu'il parlait encore, des personnes viennent de chez le chef de la synagogue et disent : « Ta fille est morte. Pourquoi déranger encore le maître ? »

Jésus surprend la parole prononcée.

Il dit au chef de la synagogue : « N'aie pas peur, continue de croire ».

Et il ne laisse personne l'accompagner si ce n'est Pierre, Jacques et Jean, le frère de Jacques.

Ils arrivent à la maison du chef de la synagogue. Il découvre un tumulte et des gens qui pleurent et poussent beaucoup de cris.

Il entre et leur dit : « Pourquoi faites-vous du bruit et pleurez vous ?

L'enfant n'est pas morte mais elle dort. »

Ils se moquaient de lui mais lui les jette tous dehors.

Il prend le père de l'enfant, la mère, ceux qui sont avec lui, et il entre là où est l'enfant.

Il saisit la main de l'enfant et lui dit : « Talitha koum », ce qui se traduit : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi ».

Aussitôt, la jeune fille se dresse et marche. Oui, elle a douze ans.

Ils étaient stupéfaits d'une grande stupeur. Et lui leur recommande fortement que personne ne sache cela. Et il dit de lui donner à manger et il sort. »

Message.

« Il dit de lui donner à manger et Il sort »

Peu de commentateurs s'arrêtent sur ces dernières phrases. Pourtant, dans leur simplicité, elles disent l'extraordinaire du texte.

Jésus ne s'installe pas. Il n'occupe pas la place. Il sort, et il laisse derrière lui une parole qui peut devenir nourriture. « Donnez-lui à manger ».

Conseil simple, pratique. Jésus invite l'entourage de l'enfant, devenue **jeune fille** par sa parole, à faire passer en elle, au plus profond d'elle, de la nourriture,

pour qu'elle puisse passer à son tour plus loin dans sa vie, marcher, accomplir, par elle-même et par l'acte de ceux qui l'ont entourée, le « dresse-toi », le « lève-toi », le « *Talitha koum* ».

La sortie du Christ marque ici la fin heureuse d'un moment qui s'annonçait très douloureux pour la famille de Jaïre, mais, pour nous qui lisons l'Évangile, cette fin heureuse, apparemment si simple, marque aussi la fin d'un moment complexe du texte de Marc, puisque deux récits s'y trouvent conjoints, ou plutôt emboîtés, voire incorporés, comme pour nous inviter à les lire l'un par l'autre, dans l'attention à leur écart et à leur commune présence, à nous nourrir ainsi de la force qui en sort.

Alors allons au texte qui commence par ces mots : « *Jésus traverse de nouveau en barque vers l'autre côté. Une foule nombreuse se rassemble aussitôt auprès de lui.* »

Pourquoi ? C'est dit dans l'Évangile de Marc : « ... *il en avait tant guéri que tous ceux qui étaient frappés de quelque mal se jetaient sur lui pour le toucher* » Mc 3,10.

Jésus descend de la barque et se tient là au bord de l'eau, sur ce seuil entre terre et mer. Un des chefs de la synagogue s'approche et le supplie de venir chez lui imposer les mains sur sa petite fille *θυγατριος* qui est à toute extrémité, littéralement « à la limite » *εσχατως*. Mais à la limite de quoi ? Le père bien que chef de synagogue, appelle au secours Jésus, prophète marginal, suspect et l'homme s'appelle Jaïre.

Encore une fois, peu de commentateurs s'arrêtent sur ce prénom que Marc pourtant prend soin de nous révéler.

Jaïre en hébreu, grécisé ici en Jaïros, signifie « Dieu éclairera ». (Nombres 32,41 / Dt 3,14)

Jésus suit Jaïre, celui dont le nom veut dire en hébreu « Dieu éclairera » et la foule suit les deux hommes.

En chemin, une femme les interrompt. Elle est atteinte depuis douze ans de pertes continues de sang. Cette femme impure ose toucher le vêtement de Jésus dans l'espoir d'être guérie. Une force sort de Jésus. Il se retourne vers

cette femme, et il lui dit « Fille, ta foi t'a sauvée ». La femme est guérie. Le sang ne coule plus.

Au moment même, des proches de Jaïre, interrompant les paroles de Jésus, viennent annoncer que l'enfant est morte. Il n'y a plus rien à faire. Jésus cependant veut marcher vers elle. On se moque de lui. On ricane. Mais Jésus ose entrer chez Jaïre. Accompagnés de Simon Pierre, Jacques et Jean c'est-à-dire de ceux qui seront plus tard témoins de la transformation du corps de Jésus en corps de lumière. *Allant chercher le père et la mère de la jeune fille, il lui saisit la main, et lui dit Talika Koum.*

Voilà donc le Christ qui rencontre une femme et une jeune fille.

Ces deux êtres, sans se connaître, sont marquées par la fragilité. Elles sont aussi marquées par le chiffre douze. La jeune fille a douze ans. Et la femme est depuis douze ans victime d'un écoulement de sang. Le douze va de l'une à l'autre, comme pour tisser un lien par-delà le seuil qui les sépare.

Les douze ans d'écoulement de sang sont les douze ans de vie de la jeune fille. En quelque sorte le sang de la femme colore l'âge de la fille ce qui fera dire à Daniel Sibony dans son commentaire que l'histoire se déclenche « *quand la fille vient d'avoir ses premières règles* ». Nous pourrions même entendre la parole du père « ma petite fille est à la limite » comme sa volonté de la maintenir « petite fille » et ne pas la voir franchir le seuil de la puberté.

Ce qui est sûr c'est qu'à la douzième année de leur mal, ou de leur vie, la femme et la jeune fille rencontrent Jésus, qui les rencontre, et il se produit, deux fois, ce qu'on appelle un miracle.

« *Une femme* » écrit Marc « *s'approche de Jésus dans la foule et par derrière touche son vêtement* » Jésus est pressé. Il est pressé par les gens qui l'environnent de toutes parts, et il pressé par l'urgence, car la fille de Jaïre est « à la limite ».

De son côté, la femme, parce que son sang coule continuellement, est exclue de la vie sexuelle, religieuse, sociale. Elle est interdite d'accès au contact d'autrui, et en particulier de Jésus. Elle doit donc agir discrètement, c'est-à-dire se cacher, pour toucher le vêtement de Jésus.

Or celui-ci, lorsqu'il se retourne vers elle, et qu'elle lui apprend la vérité du mal qui la souille, devrait la condamner, ou du moins la fuir. C'est en tout cas ce que la foule est en droit d'attendre. Mais Jésus ose alors lui dire devant tous, en dépit du scandale : « Fille, ta foi t'a sauvée ».

Une nouvelle difficulté surgit aussitôt. « *Alors qu'il parlait encore, des personnes viennent de chez le chef de la synagogue et disent : « Ta fille est morte. Pourquoi déranger encore le maître ».*

Dérangement en effet, puisque Jésus parle. Il doit choisir entre interrompre son discours, ou aller tenter de sauver une fille qui est déjà morte. Il n'hésite pas. Il dit à Jaïre : « N'aie pas peur. Continue de croire ».

Il poursuit sa marche, malgré la mort, qui interrompt apparemment le temps. Il ose traverser la nouvelle de la mort de la jeune fille, malgré les ricanements, malgré l'interdit, malgré la porte, et il remonte de la femme à la fille, marchant, comme malgré lui, d'une fragilité à l'autre.

Il marche vers la maison de Jaïre, en compagnie des seuls Pierre, Jacques et Jean, et, une fois arrivé, nouvelle difficulté, il affronte, de part et d'autre du seuil, le tumulte puis les ricanements.

« Il entre là où est l'enfant. Il saisit la main de l'enfant et lui dit « *Talitha koum* ». Aussitôt la jeune fille se dresse et marche ».

Voilà bien le miracle accompli.

Ce miracle, Jésus recommande fortement de le taire. Il ne veut pas que l'on fasse du bruit autour de lui. Le bruit est peut-être l'ennemi du miracle.

Marc parle de « *θορυβος* », qui signifie littéralement le bruit confus, pour nommer, ce qui dehors et dedans la maison de Jaïre, fait obstacle au miracle. Plus haut dans le texte, Jésus est pris dans le bruit de la foule, qui le presse, le comprime, et c'est au milieu de ce tumulte qu'il sent le contact discret, le frôlement presque secret de la femme, et qu'il se retourne attentif, parce qu'attentif à l'extrême.

Le miracle suppose d'entendre parmi ce bruit. Le miracle suppose d'accueillir le frôlement. Le miracle, paradoxalement, suppose peut-être aussi de savoir s'arrêter.

Paradoxe, parce que le miracle, dans ce texte, comme dans l'idée que nous nous en faisons, a pour effet de mettre en marche. La femme, la jeune fille, mais aussi Jésus, après les miracles, peuvent reprendre leur route.

Tout ce texte est un texte du mouvement. Jésus traverse, marche, s'éloigne, se retourne, reprend sa marche, entre, sort, entre à nouveau, et sort. Mais la force aussi sort du corps de Jésus. Jaïre sort de chez lui pour rencontrer Jésus. La femme s'approche dans la foule, et le sang de la femme ne cesse de couler.

Or, cet écoulement est une maladie, une souillure qui exclut cette femme, la dépossède même, puisque les médecins, censés la soigner, n'ont jamais cessé, en pure perte, d'épuiser ses richesses.

Voilà que nous entendons que tout mouvement n'est pas bon. Un mouvement continu, sans interruption, un flux permanent peut être un mal. La femme espère que son flux de sang puisse à nouveau être réglé, c'est-à-dire régulièrement interrompu.

Et Jésus, lui-même interrompu dans sa marche par elle, sent s'échapper de lui une force qui rétablit en elle l'interruption régulière de ce flux.

On n'en finirait pas d'explorer la figure des règles, mais il faut s'y arrêter, et poursuivre.

Il faut s'y arrêter parce que la marche du miracle et la marche que permet le miracle, c'est bien cette alternance de mouvement et de l'arrêt.

Et pour moi le mouvement capital du Christ dans ce passage de l'Évangile de Marc c'est le retournement.

Le Christ se retourne vers la femme. Il se retourne vers la fille. Il est en mouvement. Il s'arrête, Il se retourne. Il reprend le mouvement. Se retourner, ce n'est pas s'abandonner à l'écoulement.

Ce verbe grec *επιστρεφω* est habituellement employé pour dire le retour de l'homme à Dieu, la conversion. **Dans notre récit c'est Jésus le sujet de ce retournement, de ce mouvement vers Dieu.**

Il est riche de sens que dans la bouche de Jésus la femme *γυνή* devient fille *θυγατηρ* et par là se redécouvre un lien de filiation. Il est riche de sens que dans la bouche de Jésus, l'enfant *παιδιον* « à la limite », sur le seuil de la puberté que le père ne veut pas voir franchir, devient *κορασιον* jeune fille.

La foi au cœur de ces deux récits emboîtés est cette rencontre avec une parole « autre » « extérieure » qui crée une nouvelle identité, une identité qui trouve sa source en dehors du monde de la pression sociale, de la reconnaissance familiale, des prescriptions religieuses, ...

Jaïre et la femme tombent aux pieds de Jésus avant de se relever
La jeune fille alitée se relève et marche.

La foi, c'est bien la rencontre réalisée, par la marche, par l'arrêt, parfois par l'audace de la transgression, par l'attention et surtout par notre franchissement du seuil.

La foi, c'est habiter en hébreu, comme en français, le nom de Jaïre, le nom de la lumière et du jaillissement.

De cette lumière qui passe et fait passer la porte.

C'est toujours comme le Christ, avec le Christ, sans peur « traverser de nouveau vers l'autre côté ».

Pasteur Jean-Pierre Nizet